

Gilbert Bourson

CONGRÈS

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-072-1

EAN: 9782355540721

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON
CONGRÈS

Postface de Pascal Boulanger

Gilbert BOURSON

CONGRÈS

CONGRÈS

Si l'on te compare à la perdrix, c'est
 Pour ta royale embardée (l'occasion soufrée
 Ébrouant la consécration d'un envol); une hémiole
 De hauts talons, scande nu le ravin
 Raffermissant l'asphalte (au sépia des balcons
 Picorent les clichés rusés des opiacées
 Lunules du couchant), résonne comme un lierre
 Épicé de salut et de perdition;

Bec de corne ou museau, tu mords à belles dents
 Le pampre qui t'enserre; tu te fais un nid
 Du poids de la stupeur; et moi je te regarde
 Avant de disparaître en ta disparition
 Parmi les effigies et les battements d'ailes
 Où je te reconnais dans ce grumeau d'envol,
 Ne laissant que l'icône mazoutée de temps
 D'une renarde prise au miroir de sa proie
 Qu'ébouriffe le piège (allumette qu'on jette,
 Ou la lente bouffée avec son béguinage
 De braise), l'écart où se brûlent mes doigts.

À l'amble de te perdre dans ces retrouvailles,
Ruse la limite, mais à l'infini
Se déplie la merveille, (Philomèle froue
Ses envols de colombe); ce congrès de plis
Irise une équation d'embruns sur ton visage
Où jubile un dauphin, (surfilant le sans-corps,
S'incarne en la tourmente de ton alphabet
Celui qui fait girer les rhumbs de sa pensée
De toi); serpente, hyène
Ou reine sulamite, épervière au pavois
Lalagé d'un abécédaire, qu'à tâtons
Épelant le brouillard, on te touche partout,
Blessé du réconfort d'identifier les choses
En ce monde où le sceau de ton langage pose
Une aube irrésistible.

Canards sur les canaux, et le bec
Du langage avec le couac des berges
Accointées au tournant sous le coude
– Ils continuent sans tête à l’horizon ;
Tâtonne un nuage, canne blanche, en-cas
Au ciel, d’une buse ; énormément ouvert
Son plumage immobile ramant ; de rumeur
Vont les plis ondoyants sous le jaune des palmes ;
Un rayon qui émiette, miche claironnée
Par tes doigts tictaquants, des vitrages ; ballons
Et coup de sang du soir à boulets rouges sur
Les étals du couchant – et l’aéron traçant
La ligne où tu te tiens debout, jetant les mots
À pleines mains aux foulques de nos turpitudes.

La pluie flue de biais – ;
Floraison de bielles sur les toits
Et sur les Vénus du jardin.

Le vent nous passe sur le corps
Avec sa cargaison de fenêtres
Et son assortiment de rotules et d'angles,
Son cancan d'ourlets pour les gènesflexions.

Un pectoral bleu-nuit de Clorinde expirant
Pigeonne dans un ciel fardé de mamelons,
L'énorme gramophone du temps joue son air
De sans-toi dans la rue mouillée d'un orphéon
Exotique et banal.

Page lit sa coupure au poignet
 Au bas radiateur de la neige et va
 À pas de sang dans la dure contrée
 De soi, lettre cousue au pourpoint, dessillant
 Le brouillard où sont tous les visages,
 Dans l'écho touffu des voix-, il étire
 (Sa main accordée au parapet du souffle),
 Le cheveu du cœur embrouillé, sa sueur
 Couche en chien de fusil au morfil de ses os
 Qui creusent la lumière sourde pouillerie
 Des draps plissés de mots.
 Casaque tournée court dans l'axe des limites
 – Ô page mon beau page – (au profond de la dague
 De sa gorge vient rôder le palefroi
 D'une ancienne chanson); il se penche et son front
 Mal accroché retombe à la ligne, son bras
 Tend l'oukase au blanc bec (et son preux chevalier)
 Dont les tempes sont grises, le poignet scellé
 Au simiesque cimier du blanc arborescent.

(légende intimes)

Oui, caille à l'horizon d'un rouge et bel éclat
(Mortellement frappée par le coup
D'un tel éternuement, l'émaciée cohorte
Fardée de plombagine et aux yeux de pétrole
S'effondrerait crois-tu), et dans l'affirmation,
Comme l'agua alta ronge les fondations
De la cité, tu bats les cartes biseautées
Des incantations, tes yeux étincelants
Écartent les drapés subtils de ta jeunesse
Encolombée d'envols sur les coquelicots
Du seul geste solaire (il cueille violemment
Cette douceur guerrière à même ses offrandes
Où s'agenouille l'être); et ta pupille éclate
Et flamboie à l'instar de celle de Rintrah.

(révolutions)

Déplacement de l'air dans la contrée
Où s'incline la tête qui fuit le billot
Et la hache luisante de l'ogre géant
Dont rêvent les enfants et si longtemps défunts
Qui ont couché la terre à l'entrée du village ;

Car ici on entre par le cimetière
Où l'on pactise avec la tradition
Qui est de se remémorer
Les trop prochaines catastrophes.

Le grand compas du jour,
L'œil de verre du ciel
Où l'on jette sa pierre ;

L'éclair sur le balcon
Les moteurs de l'asphalte
Où se frottent les femmes
Aux naseaux de la lune ;

Écartement des nombres ;

Le poids reptilien :
Semina motuum ;

Et la glycine énorme d'accueillir.

Projets siffleurs–, mais ici, sur l'écart–, les martinets ;
 Un salvate de hauts sillons ivres–, et pour nous
 Cet herbier d'estocs,
 Coup de pied des passantes chaussées de lanières,
 Ce folio d'asphalte couve en convoitises
 Et menace, au bridé mongol, à la cambrure,
 Le jars d'un foudroiement.

Si proche la miction du ciel que les enfants
 Ne jettent plus l'agate dans le caniveau
 Car son encre lynche ses lynx, et très loin
 On ouvre de muets hangars coulissants
 Aux nuées.

Des coupons de grues bleues–, mais pendu
 Un gris-bloc (de béton ?) et dont le front pesant
 Surplombe ce chantier enrubanné d'absence ;
 Et cette odeur de glaise et de proue qui fustige,
 Nos phrases, nos vues, nos viols, ce jeu de l'oie,
 Les égouts de l'orage au bas mot qui remugle
 Un hydraulat d'écarts–, et cette exultation
 Stokastique et criarde au crible indifférent.

Les feuilles oscillent le vent vient frôler
Les pierres du mur baigné par la lune
Où s'épèlent les ombres furtives et pâles
Des fines gazelles de l'air (silhouettes
Coups d'ongle sur les épineux
Pivots des lézardes). Là bas qui rougeoie
Murmure. L'écart
Penche un tronc flexible et sombre, l'étang
De l'heure sereine et pleine revient
Au consentement des roseaux avides
Happer l'étendue où se suffit ta joie
Désencombrée des vains débris de ton abîme
Apaisée par cette immobile finitude
Entée parfois d'un vol d'oiseaux récalcitrants.

Et tu te défais dans le paysage,
La rougeur du soir que perce le grillon
Au tapis feutré de spirales ; voix
Nocturnes tout près, vols sûrs
Et légers, comme d'ailes saisies
Par la glu du couchant ;
Cette fibre
Où résonne l'ombre, se comble de nous
Pour s'y restituer, nous remémorant.

L'otarie du jardin dévorait nos instants
 Sous la forme de petits poissons miroitants ;
 La serre comateuse expectorait ses palmes
 Dans tes yeux inquiets de l'heure qui venait
 Pousser les visiteurs vers la sortie toujours
 Définitive, car *demain* était pour toi,
Jamais plus, (nous vivions toujours à la lisière
 De cette embolie qui guette le présent).
 Aujourd'hui du *sans-toi*, l'otarie du jardin
 Des plantes ne dévore que la chair des mots
 Et tient en équilibre le sens de ma vie
 Sur sa truffe en rotant cette noire ironie
 En ce temps de disette à l'autre et que déjà,
 En ce moi que j'étais alors, tu pressentais.

(*l'otarie*)

1

– Ce qu’il y a de terrible est que ce jour...
 Et le plancher luisant accueille le soleil
 En glissant sur la cire cueillie par le soir
 Sous la lampe de ton vertige et le papier
 Où l’on brûle les lettres coupantes de froid
 Au brasier des brindilles torsées où s’accroche
 Un crépi de sang vif sur le ha ha des haies;
 L’accent d’une amertume cogne au mur du fond
 Qui résonne, tandis qu’un bourdon cherche en vain,
 Se heurtant au plafond, l’ordre des ouvertures.
 Et celui du cantique revient plus inquiet
 Ruser à ton genou qui courbe l’horizon;
*« Et ton pas sur mon cœur au moment où le tien
 Le regarde d’un œil sévère »* se confond
 À la fenêtre avec le cygne du rideau
 Tissé par l’industrie dans le livre des songes
 Et le lac de la vitre où le chien de l’orage,
 Ce *« berger brun dont le manteau s’engouffre »* attend
 Qu’on lui ouvre la porte comme le facteur,
 (Et sa fuite vers l’ouest *« avec un coup d’aile ivre »*
 Au fond crémeux des plis *« où son plumage est pris »*)
 En arrêt aux entailles de feu sur les arbres
 Couchés sur cette feuille où dorment des abîmes,
 (– Depuis la mer étale où l’enfant s’effrayait,
 Une envolée de mouettes encercle sa pensée,
 Dès lors c’est comme un sel d’effroi sur le rivage,
 – *« Et un corps qui s’étire comme une fusée »*);
 Et puis toutes les phrases qui arrivent là,
 Jusqu’à ce bord de soi qui ne croit plus à rien.

La nuit finie revient où revient ton absence,
 Fantôme évoqué par « *cette vivante main* »
 « *Now warm and capable or earnest gasping* »
 Et tes yeux sont toujours couleur de ce que sont
 Les murs de la clinique à nouveau sur la ligne,
 Ou cette chambre ardente où fuir par les épaules
 À travers les sillons assignant la lisière
 Au bruit blanc, (ou ce sont des roses dans un verre
 Où languit le bouquet qu'on destine à quelqu'un).
 La branche de la rue mousse terriblement
 De s'y pencher fleurissent les fleurs de ce temps
 Avec d'autres épines dans le dictionnaire,
 – Où vont tous les chemins qui nous environnaient
 D'un langage de prés foulés par un vent rauque
 Arrivé d'aujourd'hui « *le jour sort tout entier*
 « *De derrière le mur* » ou c'est un paravent
 Et c'est à quelques enjambées de l'horizon ;
 La tête s'est penchée sur l'ombre qui décline
 « *Un soleil guide tout sans savoir où l'on va* »
 La terre est renversée sur ta main où s'écrit
 Seulement cette voix qui monte quelques pas
 De plus et se confond dans le courrier du vent,
 Où s'ouvre la cloison.

2

*« à la racine prise au fond de la mémoire
« de ses propres paupières les mots joue le jour
« que personne que l'autre ne parle par lui
« dans le fond à genoux sur le carré de pierres
« et seul dans l'ombre écho parmi d'autres échos
« il regarde le ciel le mur la terre et l'eau
« tes cheveux sont l'anthère des constellations
« une étoile filante en passant l'a brûlé
« de souvenirs qui meurent de durer l'instant
« crawlant dans la durée il attend le passant
« et qu'une ombre plus grande que lui soit sa fin
« et son commencement.*

[...]

POSTFACE

Pascal Boulanger

Gilbert Bourson : le lierre, la foudre...

Où sommes-nous, sur quelle scène, dans quelle reprise et dans quelle outrance ? Quel univers de profusion se déploie sous nos yeux, quel *Congrès*, autrement dit, quelle union/désunion de la langue amoureuse, quelle rencontre possible/impossible avec le monde se lancent sur la page ?

L'écrivain comme l'amoureux, impatiente ses doigts sur l'agrafe d'une description : celle de son désir écrit Gilbert Bourson. Et en effet, à condition de surmonter le *nihil* du nihilisme, tout fait monde.

D'ailleurs, les vieilles coulisses du théâtre du monde peuvent bien rester les mêmes, il suffit alors de se réveiller de la comédie humaine et de son mortel ennui pour que l'existence, penchée sur le signe, ne soit plus saturée et close. Il suffit de s'arracher au destin tel qu'il s'impose et cette sortie s'inaugure à partir de l'autre – le visage de l'autre – visible et invisible sous son voile ou son masque.

L'écriture baroque de Gilbert Bourson résonne dans les profondeurs musicales des choses vues, dans leurs incessantes métamorphoses et ce qui se donne à entendre, à travers élégies et lieds, ce sont d'abord de grandes singularités qui, dans l'actualité présente, font toujours corps : Homère, Properce, Catulle, Hölderlin, Rimbaud, Mallarmé... une foule de poètes pour qui le texte, tendu et intemporel, fait bruire le lierre et la foudre.

La poésie de Bourson passe aussi par l'expérience – la suspend et l'éclaire – surtout quand elle refuse, comme ici, toute concession au langage de la tribu. Elle est la combinaison d'une forme et tout autant l'invention d'un sujet lié au monde, lié à l'assaut continu des couleurs et des sonorités du monde. Il faut – *horrible travailleur* – montrer ce quelque chose qui fond sur le cœur, le comble, se retire, en passant par la main et par l'oreille pour former une *cène*, concrète et solennelle, où l'on se perçoit autre, comme sollicité et pensé par les événements mêmes et par le surgissement épiphanique du temps.

Le signe – Gilbert Bourson a été responsable, avec Francine Bourson, de la Compagnie théâtrale *Le groupe Signes*, adaptant et traduisant pour la scène de nombreux textes, ceux notamment de Sénèque, Dante, Jarry, Lautréamont, Flaubert – le signe donc s'ordonne en syntaxe, se déploie en musique, en sonnets et en sonates. Il est un antidote à l'éclipse de la pensée et de la beauté dont les volutes chatoyantes, qui sont de l'esprit et du sang, habitent la page.

Ces pages, hors-jeu et dans le secret du jeu, cet écrivain insaisissable et inapaisable, les conçoit et les travaille depuis des années. Elles excèdent les conventions poétiques et romanesques dans l'outrance du désir et la violence d'une écriture qui ne peut se satisfaire du réalisme et de ses variantes. Souveraines, elles plongent dans un ciel étoilé et on mesure enfin aujourd'hui l'éclat d'une posture rare qui, en marge du pacte social, médite le jaillissement du poème et le passage d'un monde muet et idolâtre à un monde qui parle quand *le sensible prend l'oreille ou le regard* (Merleau-Ponty).

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

tél: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 25 février 2009

ISBN: 978-2-35554-072-1

EAN: 9782355540721

ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2009



Ces pages, hors-jeu et dans le secret du jeu, cet écrivain insaisissable et inapaisable, les conçoit et les travaille depuis des années. Elles excèdent les conventions poétiques et romanesques dans l'outrance du désir et la violence d'une écriture qui ne peut se satisfaire du réalisme et de ses variantes. Souveraines, elles plongent dans un ciel étoilé et on mesure enfin aujourd'hui l'éclat d'une posture rare qui, en marge du pacte social, médite le jaillissement du poème et le passage d'un monde muet et idolâtre à un monde qui parle quand *le sensible prend l'oreille ou le regard* (Merleau-Ponty).

Pascal Boulanger

